

Questionnaire

70e anniversaire de fin de la guerre d'Indochine

Nom : Schilardi

Prénom : William

Date d'arrivée en Indochine : Avril 1952

Date de départ : Septembre 1954

Affectation(s) : GCMA (groupement de commandos mixtes aéroportés) puis 8^e BPC (bataillon de parachutistes coloniaux)

Blessure(s) : genou et fracture ouverte à la jambe

Décoration(s) : Légion d'honneur (commandeur), Médaille militaire et Ordre national du mérite

1) Quand arrivez-vous en Indochine et dans quel cadre participez-vous à ce conflit ?

A 18 ans, j'ai demandé l'émancipation. Mon père signe, ma mère aussi et je me présente à la gendarmerie avec mon papier. Je voulais m'engager et être reporter-photographe. Le gendarme m'indique que ce n'est pas possible car je suis coiffeur. C'est le métier que mon père m'avait appris.

J'étais en colère. Le gendarme me calme et me montre une affiche derrière moi. C'était pour les paras-commandos en Indochine.

Un véritable coup de folie ! Deux semaines plus tard, je me retrouve à Saint-Brieuc pour faire mes classes de parachutiste au 6^e BPC (bataillon de parachutistes coloniaux), formé par Bigeard.

Un jour, au moment des permissions, je pars le vendredi soir et je reviens seulement le lundi. Nous étions censés revenir le dimanche soir. Quand je suis revenu, ma carrière militaire s'est terminée... le lieutenant de service, qui m'attendait, me prend en grippe et là, malheureusement, je lui casse le nez. Bigeard me dit qu'il ne peut pas me garder, mais comme je suis un bon élément, il ne me vire pas et m'envoie dans une autre compagnie qui partait 3 mois avant le 6^e en Indochine.

J'arrive en Indochine en Avril 1952, à Saïgon.

2) A quelle unité apparteniez-vous et où avez-vous été affecté ?

Je suis d'abord affecté au GCMA (groupement de commandos mixtes aéroportés), basé au Cap Saint-Jacques. Je fais une opération avant d'intégrer le 8^e BPC (bataillon de parachutistes coloniaux). Il faisait des opérations dans toute l'Indochine.

Il y avait environ 700 hommes dans le bataillon, divisés en plusieurs groupes de commandos mobiles. Certaines compagnies étaient composées à 90% de soldats issus d'ethnies

indochinoises. Beaucoup d'entre eux avaient vu des membres de leur famille se faire assassiner, décapiter, violer. Ils voulaient se battre contre le communisme, pas pour la solde. Dans mon commando, j'avais même un chinois.

3) A quelle(s) opération(s) avez-vous participé et quel est votre souvenir le plus marquant ?

J'ai fait de multiples opérations sur tout le territoire indochinois et parmi les plus marquantes ; *Hirondelle* et *Castor*. Il fallait défendre les postes qui étaient en difficulté.

Le 20 novembre 1953 a débuté la plus importante opération aéroportée de la guerre d'Indochine - l'opération *Castor* - qui a vu le largage de 4500 hommes sur une période de 3 jours, du 20 au 22 novembre 1953, au moyen de 65 avions *Dakota*. Le 8^e BPC ou « choc », le 1^{er} BEP et le 5^e Bawouan (5^e bataillon de parachutistes vietnamiens – BPVN) ont sauté le 21 novembre.

Le 5^e Bawouan a été relevé en janvier 1954. Les hommes du 8^e choc, mon bataillon, ainsi que ceux du 1^{er} BEP, sont restés dans la vallée de Diên Biên Phu du 21 novembre 1953 jusqu'au 7 mai 1954, sans être relevés contrairement aux autres unités.

Dès le 21 novembre 1953, ces hommes ont effectué, à de multiples reprises, des missions d'infiltration entre 20 et 80 kilomètres, en territoire Vietminh, en pleine jungle, ayant pour but d'analyser la présence de l'ennemi et ce, jusqu'à la veille de la bataille. On partait le soir et on rentrait le matin très tôt, parfois 4 ou 5 jours.

Les premiers jours, avec l'effectif stabilisé de 4500 hommes, il fallut remettre en état le terrain d'aviation construit par les japonais et rendu inutilisable par les Viets.

Le premier bulldozer largué s'écrasa au sol, hors d'état de marche. Il fallut attendre les suivants qui seront largués les heures suivantes.

A partir du 26 novembre, la base aéroportée prend forme et Diên Biên Phu est relié à Hanoï. La remise en état du terrain d'aviation permet d'acheminer les troupes de l'union française ; artilleurs, fantassins, légionnaires, génie, blindés, mécaniciens des avions au sol. 9 chars M24 (dit « *schaffee* ») furent transportés par avions en pièces détachées et remontés sur place.

Le 8^e choc, dont l'action a été souvent oubliée, a, en plus de ce travail de terrassier, la mission de reconnaissance autour du camp retranché pour déterminer, localiser et évaluer les forces ennemies, pour connaître l'activité des combattants Vietminh dans la région, se faire une idée de leur implantation autour de notre camp, contrarier leur mise en place et en informer l'état-major. Notre ennemi était discret, savait se camoufler et surtout être patient... d'une grande intelligence.

Le camp retranché se trouvait dans une vallée faisant 17 kilomètres de long et 7 kilomètres de large.

La vie du camp ne cessait de s'organiser. Entre 2 sorties à l'extérieur du camp pour des raids en profondeur, nous nous transformions en bûcherons pour déboiser, débroussailler, aplanir,

construire des blockhaus, creuser des boyaux et des tranchées, poser des barbelés, c'était notre travail quotidien.

Lorsque notre camp de base « *Epervier* » a été terminé, notre quotidien est devenu une alternance de raids et de repos (jeux collectifs, musique, soins...). Pour ma part, je coupais souvent les cheveux à mes frères d'armes. J'ai eu d'ailleurs l'occasion de couper les cheveux au Général de Castries.

Début décembre 1953, le 8^e choc, le 1^{er} BEP et le 2/1 RCP sont, pour la première fois, accrochés par des Viets lors de la mission de reconnaissance sur la route RP41 vers le nord-est de Diên Biên Phu et subissent leurs premières pertes.

Mi-décembre, un groupe du 8^e choc part avec le 1^{er} BEP et le 5^e Bawouan pour recueillir un groupe mobile de partisans (maquis) évacué de Lai Chau, et subit un nouvel accrochage. Le 1^{er} BEP et le Bawouan subissent de lourdes pertes à Puy Taö.

Le 20 décembre dans la nuit, avec le 8^e choc et le 1^{er} BEP, nous partons pour une mission de 6 jours vers le sud-ouest en recueil d'un groupe mobile venant de Luang Prabang. Après une marche difficile dans la jungle étouffante, la jonction se déroule correctement 3 jours plus tard à Sop Nao.

Le retour est une véritable odyssée, car nous avons 2 combats à mener, celui contre l'enfer vert et celui contre les Viets. Le 24 décembre 1953 au matin, c'est le retour accéléré, car nos ennemis sont sur nos talons et nous sommes devenus leurs gibiers. Le 8^e choc et le 1^{er} BEP étaient sous les ordres du lieutenant-colonel Langlais. Celui-ci décide de prendre la piste la plus courte, mais traversant des falaises calcaires truffées de grottes et de rivières. Le capitaine Pierre Turret du 8^e insiste pour prendre la direction des crêtes qui longe la ligne discontinue de Pu Ya Tao. Après de vifs échanges, le capitaine a gain de cause et les 2 bataillons prennent la direction des crêtes. L'intuition du capitaine sera confirmée à notre arrivée au camp par le GCMA, qui nous informera que deux bataillons Vietminh s'étaient effectivement mis en embuscade dans les falaises calcaires. Le 8^e était chargé d'ouvrir les crêtes et le 1^{er} BEP était en arrière-garde. Nous marchions depuis Sop Nao nuit et jour, dans le froid, le brouillard épais, les herbes à éléphant trempées, les sangsues et autres bestioles.

Lorsque le jour se lève, nous traversons la rivière Nam Nua plusieurs fois dans l'eau glaciale, puis nous attaquons les pentes abruptes des montagnes, entre 1500 et 2000 mètres, la pluie a détrempé la glaise de la jungle, nous glissons, nous nous accrochons aux branches, aux lianes. Certains utilisent des cordes commando. J'avais des *jungle boots* ce qui n'arrangeait rien, un calvaire !

En grim pant les pentes quasi verticales, certains dévissent en entraînant d'autres avec eux. Eprouvant !

Le sommet atteint, il faut descendre et remonter, un beau réveillon ! Nous arrivons par le lit d'un petit torrent, seule voie pénétrable dans la jungle, dense comme une muraille. Nous sautons de rocher en rocher, nous glissons, les chevilles souffrent. L'eau froide nous fait du bien. Nous suivons un sentier de sangliers, enfin stable, qui longe la rivière du Nam Nua aux eaux tumultueuses à cet endroit. Le soleil décline sur le feuillage des arbres immenses. Dans

cet endroit calme, nous arrivons dans un petit village vidé de ses habitants, des paillottes dressées sur de haut pilotis en rondins.

Nous pensons nous arrêter là.

Non, nous franchissons la rivière avant d'arriver dans le village Thaï de Ban Loi, vers 18h. Les habitants étaient là. Ils n'avaient pas fui à notre arrivée, quel bonheur !

Dans mon groupe, mes compagnons autochtones (Vietnamiens, Thaïs, Cambodgiens) se débrouillent pour récupérer des poulets, des cochons noirs et du riz, et nous repartons nous installer assez loin des paillottes, au-delà du village, pour éviter de nous faire surprendre par les combattants Vietminh.

Nous commençons à rêver dans cette nuit de Noël insolite, prenant des feuilles de bananiers pour nous couvrir et passer la nuit. Nos compagnons nous ont préparé ce petit repas sur un feu camouflé, sans fumée et sans brasier. Ils avaient l'art de faire du feu ! Un Noël magique qui m'a marqué et dont je me souviens encore. Je me suis assoupi en rêvant à mes Noël d'enfant et au beau sapin avec une étoile perchée tout en haut de l'arbre. L'étoile de l'espérance.

Dans cette nuit de Noël, l'infirmier du commando et le médecin du 8^e, Patrice de Carfort, avaient du travail pour soigner les blessures de fatigue. Nous repartons le 25 décembre au matin, toujours sous la pluie, de crête en crête, puis ce fut la descente des pitons. Nous avançons prudemment, car il y a des espacements, des abris, des casemates, des tranchées, des trous béants, des abris récents. J'étais en tête du groupe. Un coup de feu claque dans ce moment de silence. Nous pensons à des snippers, le sergent Longa tombe, touché au foie. C'était en réalité un fâcheux accident.

A la suite de notre appel au secours, un hélicoptère vient chercher le blessé, mais ne peut pas se poser. Nous débroussaillons le piton pour qu'il se pose, mais, sur le sol trop pentu, il n'y parvient pas. Patrice de Carfort saute dans l'hélicoptère et nous réussissons à faire monter le blessé à bout de bras. Il mourra à l'hôpital de Hanoï.

Nous passons la dernière nuit à cet emplacement, frigorifiés. Nous nous trouvons alors à 10 kilomètres de Diên Biên Phu. Le lendemain matin, nous atteignons notre objectif. En arrivant dans la plaine, nous rejoignons nos emplacements et nous voyons au loin un arbre de Noël, celui du PC. Notre capitaine avait sauvé les 2 bataillons d'une fin tragique. Merci mon capitaine.

Je voudrais insister sur le caractère exceptionnel de ces missions/raids de renseignement, longtemps négligés par les historiens. Les informations que nous ramenions n'ont jamais été exploitées au cours de la bataille. C'était révoltant.

Lors du retour de cette dernière mission, nous avons échappé, grâce au capitaine Pierre Tourret, un vrai chef et un visionnaire, à une embuscade fatale.

70 ans après, il me tient à cœur de rendre hommage au 8^e choc et surtout à son chef, le capitaine Pierre Tourret, dit « le patron », qui a su transformer un bataillon en commandos pendant 5 mois et demi et dont le rôle a été trop souvent oublié.

En janvier et février, chaque jour et chaque nuit sort un commando qui constate le rapprochement des Viets.

Ces missions ont mis en évidence, à une trentaine de kilomètres du camp retranché, toute une infrastructure comportant des routes et des ponts, ne laissant aucun doute sur la capacité de l'ennemi à acheminer de l'artillerie, des canons, des troupes et du ravitaillement ainsi que sur l'encerclement de Diên Biên Phu, laissant présager le choc qui attendait le camp retranché, lorsqu'en pleine saison des pluies, celui-ci serait transformé en marécage.

4) Avez-vous participé à la bataille de Diên Biên Phu et/ou avez-vous été prisonnier dans les camps Vietminh ? Si oui, pourriez-vous évoquer ce qui vous a marqué ?

Oui, j'ai participé à la bataille du premier au dernier jour et j'ai été fait prisonnier.

La bataille terrible et acharnée de Diên Biên Phu dura 56 jours, à compter du 13 mars 1954, dans le bruit, la fureur et une tension permanente. Une véritable apocalypse dont les survivants sortiront hébétés, épuisés, blessés ou mourants. Nos troupes étaient en infériorité numérique dans une proportion d'un pour quatre.

Début avril débute la période de la mousson. La pluie rendait les terrains très glissants, les tranchées se remplissaient de boues, de membres épars, de sang, d'excréments, c'était une puanteur. Nous manquions de tout (matériel médical, vivres, munitions).

Ce fût un long calvaire avec une succession d'attaques et de contre-attaques, dans un déluge d'acier, de feu, de cris, de jour comme de nuit. Des combats au corps à corps sanglants. Le bruit des orgues de Staline était assourdissant. Nous ne dormions plus, la peur avait assailli les plus hardis. Les copains mouraient devant nos yeux, pulvérisés par les obus. Personnellement, j'ai été blessé à 5 reprises.

Comment oublier cette odeur de sang, ces cris, cette boue, ces corps qui se désintègrent, ces blessés qui agonisent, ces camarades morts qu'on ne peut plus enterrer. On appela souvent ces mois à DBP le « *Verdun tropical* ».

A partir du 8 avril, je me suis retrouvé sur la « *quadruple* » ; une mitrailleuse antiaérienne composée de 4 tubes de 12.7 mm. Ce fût particulièrement éprouvant de par les dégâts considérables causés par cette arme redoutable et par les morts amoncelés.

Un lien indéfectible se tisse avec nos frères d'armes dans les combats, le sang, la douleur et la peur. Les hommes de l'union française œuvraient main dans la main. C'était la solidarité, c'était la fraternité, au cœur même de l'enfer.

Une mention spéciale pour ces 800 volontaires de l'Union Française et de toutes armes, venus à la rescousse du camp entre le 5 avril et le 7 mai, certains n'ayant même jamais sauté en parachute. Ils atterrissaient dans les tranchées, sur les barbelés, sur les mines, dans la merde, dans la boue, certains étaient faits captifs ou décapités par un obus dès leur arrivée. Quel esprit de corps ! Quel esprit fraternel ! Si loin de l'individualisme de la société actuelle.

Le 8eme BPC fut l'un des bataillons qui déplora le moins de pertes en Indochine. Ceux qui sont morts le sont dans la guerre de position à Diên Biên Phu. Notre base se trouvait sur le point « *Epervier* ».

Le glas sonne le 7 mai, les combats se terminent le 8 mai sur le point d'appui « *Isabelle* ». J'étais blessé avec une fracture ouverte. Les Viets sont rentrés dans la tranchée en hurlant. Un légionnaire m'a aidé à sortir.

Encore sous le choc des combats, de la mort et de la défaite, notre calvaire, sans que nous n'en sachions rien sur le moment, allait se poursuivre pendant 50 jours au cours d'une longue marche vers les camps, en direction de la frontière chinoise, en traversant le pays Thaï. Après avoir parcouru 30-40 kilomètres, nous avons été séparés en plusieurs groupes. Nous marchions en altitude – jusqu'à 1500 mètres -, à travers la jungle, 7 à 8 heures par jour, entre 10 et 15 kilomètres, de nuit comme de jour.

Le genou fracassé par un obus de mortier, souffrant d'une fracture ouverte à la jambe, j'éprouvais de grandes difficultés à avancer. Cette marche révélera de terribles douleurs, physiques et morales. Mes compagnons me confectionnaient des béquilles pour que je sois mieux soutenu. Certains blessés, affaiblis, ne supportaient plus cette nouvelle épreuve et abandonnaient, agonisants.

Les douleurs aux aisselles et aux genoux m'étaient insupportables. Combien de fois me suis-je posé la question d'abandonner la partie, de m'arrêter sur le côté de la piste, en attendant que la mort me prenne. Mais j'avais un ange au-dessus de moi : cette petite voix qui rejetait cette pensée.

Grâce au dévouement hors du commun de tous les anonymes et compagnons qui m'ont aidé, je suis vivant. Ils me disaient : « *regarde devant toi, avance, sinon tu vas crever* ». Beaucoup d'entre eux sont morts au bout de cette marche. Je m'accrochais à la vie, je priais. Je me substituais à ce Dieu qui nous abandonnait. Plus tard, j'ai compris qu'il était en fait au fond de nous.

Je faisais partie d'un groupe d'une trentaine d'éclopés se trainant à l'arrière – dont 5 seulement parvinrent au camp - sur un convoi d'environ 300 hommes au départ, s'étirant sur la piste. Approximativement, je pense que nous avons parcouru 650 kilomètres.

Le camp 70 était situé dans les rizières, près d'un village désaffecté et d'une pagode où logeaient déjà des prisonniers. La plupart des hommes que j'ai vu arriver étaient des morts-vivants. Ils mouraient de fatigue, d'épuisement et de dysenterie dans le camp.

L'activité journalière consistait à aller chercher du riz à 5-10 kilomètres, dans les rizières du delta, nettoyer le camp, creuser les tombes et enterrer les morts. Nous étions très solidaires les uns des autres. Je dois à mon handicap de m'avoir évité les grosses corvées de marche. Dans la maison sur pilotis, nous vivions avec les puces, les poux et les rats.

Nous avions droit à 300 grammes de riz par jour et, pendant 2 heures, à des séances de « rééducation ». Les commissaires politiques communistes voulaient nous soumettre à leur

idéologie en nous humiliant. Ils jouaient sur la lâcheté de l'homme, pour mieux le reconstruire après. Certains ont basculé.

Les camps ont été libérés de juillet à septembre suite aux accords de Genève. Nous y sommes donc restés environ 4 mois. Pour ma part, j'ai été libéré en septembre 1954. A ma libération, je pesais 42 kilogrammes.

Sur les 10 948 prisonniers présents à la fin de la bataille, 7658 sont morts lors de la marche et dans les camps, soit 70 %. A notre retour en France un mois plus tard, nous avons été mal accueillis.

Après l'humiliation de la défaite et de la captivité, nous avons dû affronter le rejet et l'animosité d'une partie de nos concitoyens.

5) *Quel(s) souvenir(s) conservez-vous des soldats Vietnamiens, Laotiens et/ou Cambodgiens incorporés à vos côtés ?*

De très bons souvenirs. Je ne les ai jamais revus. Certains ont été tués ou ont été internés dans les camps de rééducation.

6) *Quel sentiment vous habite au moment de la signature des accords de Genève le 21 juillet 1954 ?*

Je n'en veux pas à mes ennemis. Je leur ai pardonné.

7) *Selon vous, comment honorer et transmettre la mémoire des soldats « Morts pour la France » en Indochine ? Œuvrez-vous personnellement en ce sens ?*

Par les écrits. Il est important de transmettre aux jeunes. Pour moi, la meilleure mémoire c'est par l'exemple.

J'avais fait le vœu, si je sortais vivant des camps, d'aider bénévolement les autres à apprendre à se connaître. Je me suis d'abord occupé de jeunes footballeurs dans le club du *Red Star*, puis je suis rentré au Stade Français où j'ai entraîné les équipes d'athlétisme, de football et de triathlon.

J'ai également créé une méthode d'ostéopathie en mouvement. Il faut transformer la peur en énergie. La peur est une méconnaissance de soi.

8) *Etes-vous retourné au Vietnam depuis la fin de la guerre ? Si oui, quand, et quelles ont été alors vos impressions ?*

J'y suis retourné 4 fois, 2 fois en voyage familial et 2 fois en voyage officiel : en novembre 2018 avec Edouard Philippe alors premier ministre et dernièrement le 7 mai 2024 avec Sébastien

Lecornu, Ministre des Armées, et Patricia Mirallès Secrétaire d'Etat aux anciens combattants, invité avec 2 autres anciens combattants, dans le cadre d'une réconciliation entre nos 2 pays.

Nous sommes à chaque fois très bien accueillis.

Les anciens sont très respectueux envers les vétérans français, les plus jeunes également. Le pays s'est modernisé, a évolué. J'apprécie beaucoup d'y retourner.